

CONTACTS PRESSE

Agence Myra,
Yannick Dufour, Lucie Martin
+ 33 (0)1 40 33 79 13
myra@myra.fr
www.myra.fr

NANTERRE

AMANDIERS



JAMAIS LABOUR N'EST TROP PROFOND

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE

*THOMAS SCIMECA,
ANNE-ÉLODIE SORLIN,
MAXENCE TUAL*

DU 22 AU 27 SEPTEMBRE 2020

Représentations

Mardi 22 septembre à 20h

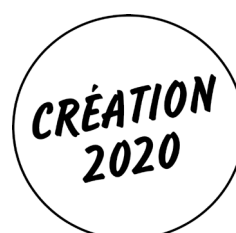
Mercredi 23 septembre à 20h

Jeudi 24 septembre à 19h30

Vendredi 25 septembre à 20h

Samedi 26 septembre à 20h

Dimanche 27 septembre à 16h



JAMAIS LABOUR N'EST TROP PROFOND

DU 22 AU 27 SEPTEMBRE 2020

De Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin, Maxence Tual

Avec Leslie Bernard, Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin, Maxence Tual

Invités surprise d'un soir Jeanne Added, Thomas de Pourquery, Judith Chemia, Edith Fambuena et d'autres...

Création lumières Bruno Marsol

Créateur sonore Isabelle Fuchs

Scénographie Constance Arizzoli

Régie générale Nicolas Barrot

Production et diffusion Léa Couqueberg

Production et administration Emilie Leloup

Production Formica Production = Léa Couqueberg + Emilie Leloup

Coproduction Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, Comédie de Caen - CDN de Normandie, Paris L'Eté - Théâtre Sorano, Toulouse

Jamais labour n'est trop profond bénéficie de l'aide au projet de la DRAC Ile-de-France et de l'aide à la diffusion d'oeuvres sur le territoire parisien de la Mairie de Paris.

Avec le soutien de La Ménagerie de Verre - Paris, Le Théâtre de L'Aquarium- Paris, Théâtre Sorano- Toulouse, Scènes du Golfe- Vannes

Représentations

Horaires :

Le mardi, mercredi, vendredi et samedi à 20h

Le jeudi à 19h30

Le dimanche à 16h

Durée estimée 1h30

Lieu Salle transformable

Spectacle créé le 22 septembre 2020 à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Autour du spectacle

24 Septembre 2020 à 21h

Rencontre La Tribune Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation

26 Septembre 2020

Visite Samedi en coulisse Visite des coulisses, rencontre autour des métiers du spectacle.

Réservation indispensable au 01 46 14 70 00.

LE PROJET

La planète souffre de mille maux. Les sols s'épuisent. Les forêts brûlent. L'air devient irrespirable. La biodiversité se réduit de jour en jour. Et voilà que les pandémies nous isolent quand elles ne nous tuent pas. Que faire ? Faut-il crier « Tous aux abris ! » ? Revenir à la terre ? Cultiver ses propres tomates ? La scène, le théâtre, jouer : cela a-t-il encore du sens ? Ne vaut-il pas mieux contempler la lenteur extatique de l'escargot ou réapprendre à utiliser notre télencéphale à des fins plus utopiques ?

Voilà quelque temps que Thomas Scimeca, Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual ont choisi de créer ce spectacle où ils se demandent avec leur humour parfois cru et sur un mode volontiers mélancolique comment s'y prendre pour réparer le monde entier... ou presque. « N'ayant pas pu vous présenter ce spectacle d'anticipation en avril, nous tenterons de vous jouer cette pièce déjà has been, tant l'histoire court vite, si le théâtre existe encore et s'il reste des êtres humains pour le regarder. » Précisons que tous trois se sont rencontrés au sein du collectif Les Chiens de Navarre. Et ajoutons que le champ qu'ils labourent se situe aux antipodes du théâtre documentaire.

Partant de leurs propres réactions face au chaos globalisé, leurs investigations les conduisent sur les pistes les plus étranges croisant en chemin Prométhée, Jean de Florette, Hamlet ou des chercheurs inspirés comme Claude et Lydia Bourguignon. Sans oublier leur syndrome de Stendhal, Leslie Bernard et ses 20 ans, qui désarçonne ce qui leur restait de certitudes néfastes par un nouvel enchantement.

ENTRETIEN

À en juger par le titre, votre spectacle parle de culture et de terre. S'agit-il d'un spectacle sur l'écologie ?

Thomas Scimeca : Tout est parti d'un film documentaire de Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, qui nous a pas mal bouleversés. Ce documentaire dresse notamment un état général mondial des sols de la planète et parle aussi de la détresse des paysans. Plusieurs personnes y sont interrogées dont certaines nous ont particulièrement impressionnés, comme le poète paysan Pierre Rabhi, le biologiste Claude Bourguignon ou l'écologiste et militante féministe indienne Vandana Shiva, ardente défenseuse de la biodiversité. Ce documentaire nous a profondément interpellés au point de susciter l'envie de faire un spectacle. Pour autant il n'était pas question de se lancer dans du théâtre documentaire mais d'investir à notre manière les thèmes, les enjeux, les personnages du film.

Anne-Elodie Sorlin : L'idée de solutions locales (comment opérer à son propre niveau en respectant des circuits plutôt fermés. Comment on remet les sols en état pour les respecter à nouveau au lieu de les épuiser ou de les détruire. Comment on fait pour refonder un écosystème plus solide et productif...) pour construire un monde meilleur nous intéressait au-delà du seul état des lieux inquiétant dont chacun peut faire le constat aujourd'hui.

Maxence Tual : Nous ne voulions pas mettre en scène le film mais ce que ce film produit sur nous. C'est en tout cas un des axes de départ parmi d'autres.

Cela veut dire que vous parlez aussi de vous dans cette création ?

Thomas Scimeca : À partir de ce thème, on s'est dit : on va faire un spectacle qui va parler du sol et d'écologie, mais aussi d'une dimension très intime. Comment ces grandes questions qui touchent la planète rejoignent des préoccupations plus personnelles, plus égotiques. Aux problèmes de la planète font en quelque sorte écho nos états dépressifs, nos effondrements intimes. Tout ça bien sûr est traité avec humour. C'est donc aussi un moyen de parler de nous en fin de compte, parce qu'au fond on ne sait pas s'intéresser vraiment à autre chose qu'à nous. Nous comme symptôme de notre époque narcissique.

Maxence Tual : Nous voulions parler de ce que ça nous fait, de comment on se sent dans ce monde. Il ne s'agit pas d'avoir un discours engagé, mais d'éprouver comment on vit cet effondrement, ce que cela induit en nous cet état des choses et tous ces nouveaux discours omniprésents (écologique, collapsologique, survivaliste...) Doit-on quitter les villes et aller nous-mêmes prendre soin de la terre, faire de la permaculture (car cela semble être la seule utopie pratique viable) alors que nous n'y connaissons rien et que nous vivons en ville depuis toujours en face d'un Monoprix ? Faut-il devenir survivaliste alors que ce discours nous dégoûte et que l'on a peur dans le noir ? Donc on part de nous-mêmes, on prend en compte le fait que nous ne soyons que des comédiens quarantennaires dépressifs de notre génération en espérant que les spectateurs se reconnaîtront dans cette dimension intime. Et on tente d'exorciser tout ça, ensemble.

Anne-Élodie Sorlin : On s'interroge par exemple sur la solastalgie, ce phénomène d'angoisse et de deuil lié à la crise écologique que personne ne conteste plus aujourd'hui. C'est un terme forgé par le philosophe australien, spécialiste de l'environnement, Glenn Albrecht, qui désigne une forme de détresse psychique ou existentielle en relation notamment avec le réchauffement climatique et la disparition de la biodiversité, repérée en particulier aux Etats-Unis parmi les militants écologistes. Il y a des climatologues qui se sont suicidés !

Comment vous y prenez-vous pour articuler ces deux aspects, les questions concernant la planète et une approche plus intime ?

Anne-Élodie Sorlin : Il nous a paru important de partir d'abord de ce que nous sommes, c'est-à-dire, avant tout, des acteurs. Du coup on a cherché dans les grands mythes du théâtre et plus largement de la littérature des réflexions, en relation avec notre thème de départ, qui préoccupent l'humanité depuis longtemps. Cela va en gros de la figure héroïque de Prométhée à un personnage plus proche de nous comme Jean De Florette.

Maxence Tual : De Prométhée à Pagnol, on interroge le mythe, la forme tragique. Ce qui est intéressant en ce qui concerne Prométhée, c'est qu'il s'agit d'abord d'un mythe positif dont la figure culmine avec le siècle des lumières. Au XIXe siècle en revanche on le voit différemment comme en témoigne, par exemple, le Prométhée délivré de Shelley où ce qui domine cette fois c'est la dimension de l'hubris, ce mélange d'orgueil et de démesure qui est la maladie du monde moderne où l'homme se voit en dominateur absolu de la nature. Prométhée, c'est celui qui a volé le feu aux dieux pour le donner aux hommes. C'est un mythe puissant, mais c'est aussi une bouffonnerie.

Anne-Élodie Sorlin : C'est pour ça qu'on parle du retour de bâton lié à cet orgueil démesuré. On parle d'effondrement général, de collapsologie en se demandant si cela a encore du sens de faire du théâtre quand il y a tant de catastrophes en cours avec le réchauffement climatique et la disparition de la biodiversité. Nous faisons d'une certaine manière le point sur ces mythes aujourd'hui.

Et comment répondez-vous à cette question de savoir si cela se justifie de continuer à faire du théâtre aujourd'hui ?

Thomas Scimeca : On n'a pas voulu faire un spectacle apocalyptique. Ce qui nous a animés tout au long de nos recherches, c'est le besoin de vérifier que la beauté n'est pas morte. Nous étions en quête d'une forme d'enchantement, d'un syndrome de Stendhal en quelque sorte. Autrement dit, comment à travers le théâtre, le cinéma, les figures de Jean De Florette ou de Prométhée, on redécouvre sur scène une forme d'espoir, une forme de beauté.

Maxence Tual : On ne répond pas à la question mais ce qu'on fait sur scène est une manière de la poser (ou de faire semblant de la poser). Claude Bourguignon dit qu'on ne sait pas vraiment comment fonctionne le sol qu'on a sous les pieds. Le lobby agro-alimentaire est tellement puissant qu'il bloque toute recherche un peu conséquente sur cette question pourtant essentielle. D'où l'idée de creuser sur un mode poétique en s'appuyant, par exemple, sur ce qu'a fait Francis Ponge dans *Le Parti pris des choses*. Comment le regard poétique permet de mettre à jour tout un univers là où d'habitude on ne voit rien.

Thomas Scimeca : On est aussi parti d'une remarque de Fernando Pessoa dans le *Livre de l'intranquillité* où il parle de « ressentir les choses les plus minimes de façon extraordinaire et

démesurée ». Dans ce spectacle, on fait l'éloge du peu, des petits riens. Il y a l'idée de ralentir, desuspendre le temps presque. Enfin, d'être plus lents, plus extatiques, plus faibles, plus contemplatifs.

Comment vous situez-vous par rapport aux collapsologues ?

Maxence Tual : Ils nous intéressent comme personnages ! Et on ne peut pas être indifférent à leur discours qui a un écho de plus en plus grand. On ne cherche pas à savoir s'ils ont raison ou tort. Ce sont leurs mots, leur manière de parler et leur influence sur la société qui nous intéressent. Ce qui est compliqué avec les collapsologues, c'est qu'on ne peut pas les mettre tous dans le même sac. Certains ont un discours terrorisant quand d'autres défendent au contraire une vision plus responsable et mobilisatrice. Le discours malthusien, par exemple, qui défend l'idée que les humains vont bientôt être trop nombreux et qu'il n'y aura pas suffisamment de ressources pour tout le monde est à l'évidence un discours démobilisateur voire dangereux. Il y a un discours collapsologique d'extrême droite et un d'extrême gauche.

Anne-Élodie Sorlin : La collapsologie est d'une certaine manière un discours de privilégiés, de ceux qui ont beaucoup à perdre. Le philosophe Achille Mbembé dit qu'en Afrique on n'a pas le luxe d'être collapsologues, l'effondrement a déjà eu lieu et il s'agit désormais de réparer un monde partiellement détruit. Ce qu'il propose est de l'ordre de la résistance. Une idée que nous reprenons à notre compte. Il s'agit de réparer le monde par la recherche de la beauté et par le rire.

Thomas Scimeca : On peut légitimement se méfier des collapsologues car il y a parfois une forme de cynisme ou en tout cas comme un manque de sincérité dans leur discours : certains donnent l'impression de jouer un rôle, d'être en représentation (ce qui encore une fois nous intéresse théâtralement par ailleurs !) On se sent surtout proches de personnes comme Claude Bourguignon ou Greta Thunberg, par exemple. Il y a un côté Jeanne d'Arc, chez elle.

Maxence Tual : Elle nous fait aussi beaucoup penser à Hamlet. Sa façon de s'absenter, de disparaître pendant quelque temps de l'espace médiatique, ses silences, mais aussi la mélancolie, le doute qui se dégagent de sa personne font penser à Hamlet.

Vous vous êtes rencontrés tous les trois au sein du collectif Les Chiens de Navarre. D'où vient ce choix de créer votre propre compagnie dont vous présentez aujourd'hui le premier spectacle ?

Maxence Tual : Bien qu'on ait tous quitté Les Chiens de Navarre chacun à notre tour, on en a gardé de bons souvenirs. Du coup Thomas voulait qu'on fasse de nouveau quelque chose ensemble pour retrouver le plaisir qu'on avait eu à travailler les uns avec les autres, mais surtout pas pour faire la même chose. On a d'abord pensé à une adaptation du *Don Juan* de Molière. Mais après avoir vu le film de Coline Serreau on a changé d'avis.

Anne-Élodie Sorlin : On part de questions sérieuses, d'une inquiétude bien réelle, mais on ne veut surtout pas tomber dans le théâtre documentaire. On veut réveiller les gens, mais en passant par le rire, par des images, par de la beauté. On a un langage en commun qu'on a déjà expérimenté au sein des Chiens de Navarre, mais qu'on met cette fois au service d'autre chose.

Comment être dans la contemplation ? Comment ralentir l'action ?

Thomas Scimeca : En ce qui concerne notre méthode de travail on fonctionne de la même façon

qu'avec Les Chiens de Navarre, mais de manière collective sans metteur en scène ni regard extérieur. C'est une approche très empirique avec beaucoup de discussions à la table et beaucoup d'improvisations. On fonctionne par allers et retours avec un mélange entre jouer et regarder. Cela demande une grande qualité d'écoute, d'attention à l'autre et de confiance réciproque. Cela ne serait pas possible s'il n'y avait pas déjà une grande complicité entre nous.

Comment trouve-t-on le moyen de rire et encore mieux de faire rire à partir de réflexions aussi sérieuses ?

Maxence Tual : Le rire qui nous intéresse concerne les choses graves et sérieuses. C'est toute la question. Nietzsche raconte que quand un dieu annonça qu'il voulait être le seul Dieu, tous les autres dieux sur l'Olympe furent pris de fou rire jusqu'à mourir de rire. Je crois qu'il y a quelque chose de cet ordre-là par rapport à la catastrophe, un éclat de rire salvateur. Nous sommes tous concernés de façon plus ou moins aiguë par la situation actuelle alors nous nous moquons aussi de nous-mêmes, nous essayons de l'exorciser avec un certain rire, oui. Mais il ne s'agit pas de tout tourner en dérision. La machine à rire qui broie tout et qui ridiculise tout, ce n'est pas notre truc.

Thomas Scimeca : Nous sommes avant tout des clowns. Le rire n'est pas incompatible avec une forme de mélancolie et aussi une forme de tendresse. Il n'y a pas que le rire efficace, celui qui fait mouche à tous les coups. Il y a un rire plus subtil, plus sobre, plus discret d'une certaine manière. J'aime beaucoup l'humour des films de Jacques Rozier, par exemple.

Anne-Élodie Sorlin : Le rire n'a pas besoin d'être systématique, ni obligatoire, c'est peut-être plus une atmosphère générale. Il y a un aspect important dans le spectacle dont on n'a pas encore parlé en phase avec notre syndrome de Stendhal, c'est l'arrivée de la comédienne Leslie Bernard, qui est beaucoup plus jeune que nous. Elle est notre contrepartie générationnelle. Du fait de sa jeunesse, le regard qu'elle porte sur nous est très important.

Peut-on parler d'un spectacle écolo ?

Maxence Tual : Cela serait sans doute exagéré, mais pas totalement faux ne serait-ce que pour des raisons pratiques. Compte tenu de nos limites budgétaires, on a choisi d'utiliser des costumes qui ont déjà servi pour d'autres spectacles. Du recyclage en quelque sorte. Philippe Quesne nous a proposé de récupérer des costumes entreposés au théâtre Nanterre-Amandiers. C'est très émouvant car au dos de chaque costume il y a le nom de l'acteur qui l'a porté. Et puis toujours pour des raisons d'économie, on joue dans le décor ayant servi pour *Eva Peron* de Copi, mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo, que celui-ci nous a donné.

Anne-Élodie Sorlin : C'est quelque chose de très cohérent avec la démarche du spectacle. Cela renvoie à l'Arte Povera que j'aime beaucoup. La salle où sont rangés tous ces costumes au théâtre, c'est la caverne d'Ali Baba. C'était incroyable de découvrir ce lieu avec ces habits de scène alignés les uns à côtés des autres comme des fantômes qui nous attendent. Tout un pan du théâtre du XXe siècle était là entre le babyfoot et la table de ping-pong, avec évidemment de nombreux costumes ayant servi pour les spectacles de Patrice Chéreau, c'est très émouvant. Les porter c'est rendre hommage au théâtre qui disparaît en même temps que le monde qui l'a vu naître.

Thomas Scimeca : On invitera peut-être aussi des gens (pas des acteurs, plutôt des musiciens), de chers amis pour la plupart, à faire avec nous l'expérience de la fin du monde, rien que ça !

BIOGRAPHIES

Thomas Scimeca

Il étudie au CNSAD de 1997 à 2000. En sortant il joue Hyppolite dans *Phèdre* de Racine mis en scène par Christian Rist puis il travaille entre autres sous la direction de Julie Brochen, Eric Vigner, Gisèle Vienne, Hubert Colas et Marcial Di Fonzo Bo (dans l'opéra *King Arthur* en 2018 ainsi que dans *Le royaume des animaux*, création 2020)

En 2004 le groupe de Rock St-Augustin est formé par le chorégraphe et metteur en scène Yves-Noël Genod avec qui il fait plus d'une vingtaine de shows : *Mr Villovitch*, *Hamlet*, *Hommage à Catherine Diverres*, *Pour en finir avec Claude Regy*, *Blektre*, *Marseille-Massacre*, *Dior n'est pas dieu*, *Une saison en enfer...* Entre 2000 et 2011, il met en scène plusieurs spectacles dont *Haute surveillance* de Jean Genet, deux pièces de Copi (*L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, *Les Quatre Jumelles*), *L'Encre noire* (chorégraphie à partir de textes de Léopold Sédar Senghor), et *Baboons ou comment justifier l'action des flics*.

Il a rejoint les Chiens de Navarre en 2010 pour y jouer chaque création : *Raclette*, *Nous avons les machines*, *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble...*

Au cinéma il joue notamment avec Sébastien Marnier (*L'heure de la sortie*), Sébastien Betbeder (*Le voyage au Groenland*), Eloïse Lang (*Larguées*), Joséphine De Meaux (*Le syndrome du moniteur de ski*) et obtient une nomination au César comme Meilleur Espoir pour son rôle dans *Apnée* de Jean-Christophe Meurisse. En 2019, il tourne avec Valérie Donzelli dans *Notre dame*, Lucie Borleteau dans *Chanson douce* et Nicolas Bedos pour *La belle époque*. En 2020, il sera à l'affiche du prochain film de Julien Rambaldi (*C'est la vie*), ainsi que d'*Eleonore* par Amro Hamzawi.

En tant que réalisateur il tourne son premier court-métrage *Le film des autres* en 2019.

Anne-Élodie Sorlin

Formée au conservatoire du IX^{ème} arrondissement de Paris puis à l'école du Studio-Théâtre d'Asnières, elle reçoit un prix d'interprétation aux Espoirs du TBB en 1997 pour le rôle de Vera dans *Un dimanche à la campagne* de Tourgueniev. La même année elle joue dans *Don Juan ou la mort qui fait le trottoir* de Montherlant au Théâtre de la Madeleine avec Georges Wilson mise en scène par Jean-Luc Tardieu. Très vite intéressée par le travail en compagnie, elle participe dès leurs débuts aux créations itinérantes des Petits Pieds dirigée par Joséphine de Meaux et crée sa propre compagnie en compagnie de Jean-Christophe Meurisse où elle met en scène entre autre *Naïves Hirondelles* de Dubillard au théâtre Dejazet.

Elle est co-auteure et comédienne au sein du collectif Les Chiens de Navarre, depuis leur création en 2005 et jusqu'à la création du spectacle *Les Armoires Normandes* en 2017. Elle quitte la compagnie et collabore avec Jean Luc Vincent à la création de *Détruire* de Marguerite Duras en 2017 où elle jouera Duras. Parallèlement elle crée avec Daniela Labbé-Cabrera le collectif I am a bird now. Ensemble, elles conçoivent et interprètent un spectacle tout public, *Le Voyager Record*,

joué au Théâtre de Vanves, au Théâtre Paris-Villette et à Nanterre-Amandiers en mai 2018.

En septembre 2016, elle joue au Théâtre du Rond-Point dans *Fumiers* mis en scène par Thomas Blanchard. Elle rejoint en 2018 la Compagnie des Lucioles pour la reprise de *La Cuisine* d'Elvis mis en scène par Pierre Maillet.

Elle joue en juin 2018 au Festival d'Avignon dans *Au-delà de la forêt le Monde* de Miguel Fragata, spectacle qui sera repris en mars 2019 au Théâtre de la Ville.

Au cinéma elle tourne avec Philippe-Emmanuel Sorlin, Yoshi Oida, Jérôme Bonnel, Emmanuel Mouret, Orest Romero Morales et Xavier Deranlot.

Maxence Tual

Parallèlement à des études de philosophie, Maxence Tual débute son parcours de comédien en 1996. Jean-Christophe Meurisse fait appel à lui quand il fonde la compagnie les Chiens de Navarre en 2005. Depuis, il a participé à toutes ses créations : *Une raclette* (2008), *L'autruche peut mourir d'une crise cardiaque en entendant le bruit d'une tondeuse à gazon qui se met en marche* (2009), *Pousse ton coude dans l'axe* (2010), *Nous avons les machines* (2011), *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet* (2012), *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* (2013), *Les armoires normandes* (2015), *Jusque dans vos bras* (2017).

En 2008, il participe à la création de *Profondo Rosso*, ciné-spectacle autour de Dario Argento et Pier Paolo Pasolini avec le Surnatural Orchestra. Il joue sous la direction de Mikaël Serre dans *Requiem pour un enfant sage* de Franz Xaver Kroetz (2008) et dans *Cible Mouvante* de Marius von Mayenburg (2009). Depuis 2011, il collabore régulièrement avec le collectif L'Avantage du doute. En 2016, il joue sous la direction de Jean-Luc Vincent dans *Notes de cuisine* de Rodrigo Garcia.

Au cinéma, il collabore à nouveau avec Jean-Christophe Meurisse pour son court métrage *Il est des nôtres* (2013) et son long métrage *Aprnée* (2016). Il joue dans plusieurs films dont *Rodin* de Jacques Doillon (2016), *Roulez jeunesse* de Julien Guetta (2017), ainsi que dans la série *Ainsi soient-ils* (saison 3 – 2015). En 2020, il est à l'affiche de *Selfie*, par Thomas Bidegain, Marc Fitoussi et Tristan Aurouet ainsi que de *Vers la bataille*, de Aurélien Vernhes-Lermusiaux.

INFORMATIONS PRATIQUES

Adresse

Nanterre-Amandiers - Centre dramatique national
7 avenue Pablo-Picasso - 92022 Nanterre Cedex

Réservation

Renseignements : 01 46 14 70 00 (du mardi au samedi de 12h à 19h)
Et sur nanterre-amandiers.com, (paiement sécurisé par carte bancaire)
Le bar-restaurant et la librairie sont ouverts avant et après les représentations.

Tarifs

Sans la carte adhésion : Plein tarif : 30€; Tarif réduit 1 : 20€; Tarif réduit 2 : 15€ ;
Tarif réduit 3 : 10€ ; Tarif enfant -12 ans : 5€.
Avec la carte adhésion : 10€ pour tous

Se rendre à Nanterre-Amandiers

• PAR LE RER

RER A, arrêt « Nanterre-Préfecture »

PUIS NAVETTE

> Sortie n°1 « Carillon » > escalator de gauche > place François Mitterrand > navette gratuite jusqu'au théâtre (1er départ 1h avant le début du spectacle, retour assuré après le spectacle), les soirs de première, la dernière navette vous ramène jusqu'à la station « Charles-de-Gaulle - Étoile » et la place du Châtelet.

OU À PIED

> Sortie n°1 « Carillon » > escalator de droite

par la rue > rue Salvador-Allende > rue Pablo-Neruda > av. Joliot-Curie - 10 min.

ou par le parc > tout droit esplanade Charles-de-Gaulle > traverser le parc André-Malraux > accès direct au théâtre par le passage surmonté d'une pancarte Nanterre-Amandiers. 10 min.

• EN VOITURE

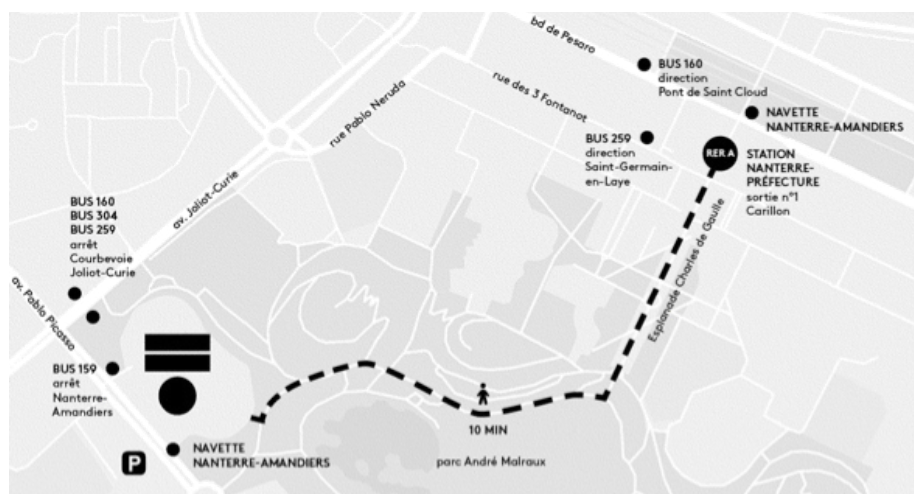
1 Accès par la RN13 > place de la Boule puis itinéraire fléché

2 Accès par la A86 > la Défense > sortie Nanterre Centre puis itinéraire fléché

3 Depuis Paris Porte Maillot > avenue Charles-de-Gaulle > pont de Neuilly > après le pont prendre à droite le boulevard circulaire direction Nanterre > suivre Nanterre Centre puis itinéraire fléché

Accès depuis le parc

Depuis le Parc André-Malraux, vous pouvez accéder directement à Nanterre-Amandiers !



NANTERRE

AMANDIERS



PROCHAINEMENT À NANTERRE-AMANDIERS

SEPTEMBRE

Le théâtre et son double

Antonin Artaud / Gwenaël Morin

Du 22 septembre au 3 octobre 2020

Gold Shower

François Chaignaud / Akaji Maro

Du 30 septembre au 2 octobre 2020

Hors les murs à la Maison de la musique de Nanterre

Avec le Festival d'Automne à Paris

OCTOBRE

Farm Fatale

Philippe Quesne

Du 1^{er} au 4 Octobre 2020

Hors les murs au Centre Pompidou

AATT ENEN TIONON

Boris Charmatz / Terrain

Du 14 au 16 octobre 2020

Dans le cadre du Portrait Boris Charmatz présenté par le Festival d'Automne à Paris

Famille

Milo Rau

Le 3-4 & 9-10 octobre 2020

Avec le Festival d'Automne à Paris

Big Sisters

Théo Mercier / Steven Michel

Du 21 au 25 octobre 2020

Hors les Murs au Centre Pompidou Paris
Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme "New Settings"

Violences

Léa Drouet

Du 7 au 10 octobre 2020

NOVEMBRE

Los Protagonistas

El Conde de Torreïfiel

Du 3 au 9 novembre 2020

Avec la Saison Jeune Public de la Ville de Nanterre

CASCADE

Meg Stuart / Damaged Goods

Du 12 au 18 novembre 2020

Avec le Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme "New Settings"

Quel Bruit fait le soleil...

Guillaume Aubry

Du 12 au 14 novembre 2020